

FEUILLETON DE "LA CLOCHE DU DIMANCHE." 7

PELERINAGE A JERUSALEM

— OU —

VOYAGES ET AVENTURES D'UNE JEUNE FILLE.

— Je vous accorderai volontiers ce que vous désirez, lui dit la maîtresse du logis, à condition que vous m'aidez à préparer le souper de nos gens qui sont à faire le foin, là-bas dans la prairie, derrière notre champ de blé.

Il va sans dire que la bonne enfant accepta cette proposition avec joie et reconnaissance. Elle fit de son mieux pour se rendre utile et courba humblement le front lorsque la villageoise lui fit des remarques sévères à propos de son long voyage et lui dit qu'une jeune fille qui se respecte ne court pas ainsi le monde en compagnie d'un gros méchant chien.

Au retour des enfants et des serviteurs, la pèlerine eut un moment de joie. Une belle grand fille, portant un panier de fruits, lui en offrit de si bon cœur et avec un si agréable sourire, que Brigitte lui demanda la permission de l'embrasser.

Le chaste baiser de ces deux humbles filles des champs rompit la glace pour tout de bon. Le père et la mère regrettèrent d'avoir été si sévères pour la gentille voyageuse, et, lorsque le lendemain Brigitte reprit son bâton de voyage, les vœux de toute la famille remplirent son âme de joie et son cœur d'espérance.

VI

EN ITALIE.

Arrivée en Italie, la pauvre petite Brigitte se trouva bien souvent embarrassée. Ne connaissant pas la langue du pays, elle devait recourir aux signes pour demander ce dont elle avait besoin et on ne la comprenait pas toujours.

Elle marcha cependant toute la journée, allant tout droit devant elle, priant et méditant se disant, lorsque la fatigue ou le découragement l'assaillaient, que chaque pas la rapprochait du but.

Le soleil allait se coucher lorsque la jeune pèlerine arriva balotante et mourant de faim devant une maison de belle apparence, bâtie au milieu d'un jardin magnifique où s'épanouissaient en grande abondance des fleurs et des arbres de toute espèce. Elle s'arrêta devant la porte principale de la somptueuse demeure, espérant qu'on lui apporterait, comme on le faisait d'habitude pour les mendiants, un morceau de pain ou quelques reliefs de la table et qu'on ne lui refuserait pas un gîte pour la nuit. Elle attendit assez longtemps mais nul être humain ne se montra. Alors Glaubig, qui, lui aussi, éprouvait le besoin de se mettre

quelque chose sous la dent, se mit à aboyer.

Cela lui réussit à merveille. Un petit garçon de cinq à six ans sortit bientôt et se dirigea vers le chien, sans même jeter un regard sur l'étrangère qu'il paraissait même ne pas avoir aperçue. Alors Brigitte lui adressa la parole en allemand, sa langue maternelle, ce qui effraya tellement l'enfant qu'il se sauva au plus vite, au grand mécontentement de Glaubig, qui se mit à grogner sourdement.

pendant le garçonnet revint, en compagnie d'un jeune homme auquel il monta le chien. Décidément, tous les honneurs étaient pour Glaubig. Il était beau en effet, le brave gardien, et on ne s'en tint pas aux simples expressions d'étonnement et d'admiration. L'enfant, d'après les conseils de son grand frère, retourna à la maison et apporta un gros morceau de pain qu'il tendit au chien. Glaubig le lui enleva si vivement, que le gamin se mit à hurler de frayeur. Alors plusieurs personnes accoururent ; il y avait là des messieurs âgés, des jeunes gens, des dames, des jeunes filles et des enfants, et tous se montraient le chien, vantaient sa haute taille et sa peau soyeuse. Quant à la pauvre Brigitte, on ne s'occupait pas plus d'elle que du bonhomme de la lune.

Mais le bon chien avait meilleur cœur que beaucoup de soi-disant chrétiens. S'approchant de sa jeune maîtresse, il se dressa sur ses pattes de derrière et lui offrit le morceau de pain.

Brigitte, pressée par la faim, en fit deux parts, garda la plus petite pour elle-même et rendit l'autre à Glaubig. Cette fois-ci le bon chien ne se fit pas prier ; il dévora la pitance avec une glotonnerie qui prouvait combien méritoire était le sacrifice qu'il avait voulu faire.

Alors seulement tous ces heureux de la terre purent remarquer la jeune fille. Ils l'entourèrent et lui posèrent une foule de questions auxquelles malheureusement il lui fut impossible de répondre car la pauvre enfant ne les comprenait point. Puis tous s'en allèrent sans plus s'occuper d'elle et il ne resta dans la cour que des serviteurs qui se mirent à ratisser les allées. Voyant qu'elle n'obtiendrait rien de plus, Brigitte se remit en route, affligée par tant de froide indifférence et se demandant où elle passerait la nuit.

Comme elle se retournait une dernière fois vers la maison inhospitalière, elle vit accourir le petit garçon qu'elle avait trouvé si farouche. Il lui remit deux grosses tranches

de pain qu'elle accepta avec la plus grande reconnaissance. C'était tout ce qu'il lui fallait pour songer sans trop de crainte au lendemain. Son jeune bienfaiteur paraissait tout fier de sa bonne action et il se mit à flatter le chien qui lui rendit ses caresses. Alors le bambin ne se sentit plus de joie. Il faut si peu à cet âge pour être vraiment heureux.

Le soleil finit par disparaître derrière une chaîne de collines boisées. Accablée de fatigue et ne voyant nulle part ni chaumière ni maison, Brigitte s'agenouilla pieusement au bord du chemin, et, sa prière dite, se coucha sur l'herbe qui poussait, molle et épaisse au pied d'un hêtre séculaire et s'endormit bientôt en murmurant une dernière supplication au Ciel.

Le soleil levant trouva la jeune vierge debout, pauvre, sans provisions, seule sur le chemin, loin de ceux qu'elle aimait, plus loin encore du but de son voyage, mais bien reposée, plus forte, plus courageuse que jamais.

Quelle magnifique matinée ! Les oiseaux chantaient leur hymne au Créateur, les insectes bourdonnaient dans l'herbe ou cherchaient joyeusement leur nourriture parfumée dans le calice des fleurs, pendant que de brillants essais de papillons, vraies fleurs animées, poursuivaient dans l'air leur course vagabonde. Glaubig lui-même semblait ressentir une joie réelle à la vue de toutes les merveilles que la belle et riche nature déployait à ses yeux. Il partait comme un trait, précédant sa jeune maîtresse à une grande distance, puis il revenait, tournait autour d'elle, aboyait brièvement, partait de nouveau pour revenir encore et semblait dire : " Ne craignez rien, chère fille de ma bonne vieille maîtresse, je veille sur vous et je vous ramènerai saine et sauve auprès de ceux qui, en ce moment, font des vœux pour votre bonheur ! "

On eût dit qu'il savait combien la pauvre petite ténébreuse avait besoin de protection et d'amitié.

Du son côté, oubliant qu'elle s'adressait à un être sans raison, incapable de la comprendre, Brigitte causait avec son chien, le remerciait, lui confiait ses peines, lui parlait de sa mère et de son frère et lui promettait un bon festin pour le jour de leur heureux retour. Les gens qu'elle rencontrait, l'entendant parler ainsi à un chien, la prenaient pour une folle et passaient leur chemin en riant de ses naïfs propos.

Tout en marchant, la jeune voyageuse eut une surprise bien agréable. Ayant mis la main dans la poche de son tablier pour prendre son chapelet, elle y trouva une petite bourse contenant quatre pièces blanches, en tout environ un écu. Jamais elle n'a pu savoir d'où lui vint cette fortune, mais elle en parla longtemps comme d'un bienfait du Ciel et toujours elle pria pour son bienfaiteur inconnu.

Vers dix heures du matin, ou un peu plus tard, elle arriva à une grande hôtellerie devant laquelle étaient arrêtées, parmi les lourds chariots des messagers et les charettes des villageois, deux superbes voitures de de maîtres.

(A suivre)